

# *Libretto*



CECIL SCOTT FORESTER

# SEUL MAÎTRE À BORD

Les aventures de Horatio Hornblower, III

roman

Traduit de l'anglais par  
ALAIN BORIES

*Libretto*

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS DE  
MICHEL LE BRIS

Titre original :

*Hornblower and the Hotspur*

© C. S. Forester, 1962.

© Dorothy Forester, 1990.

© Éditions Phébus, Paris, 1991, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-023-8

Né en 1899 au Caire, où son père était officier dans l'armée égyptienne, Cecil Scott Forester passe son enfance en Orient. Envoyé en Angleterre à Alley's School puis au Dulwich College, les souvenirs qu'il y laisse sont ceux d'un enfant « trop rêveur et rebelle ». Quant à ses études de médecine entreprises au Guy's Hospital, elles tournèrent vite court, déjà trop pris par ses collaborations à diverses revues littéraires. À vingt ans, il achète un bateau et sillonne les océans. C'est là qu'il acquiert l'expérience de la mer qui donnera plus tard aux aventures de Hornblower leur ton inimitable et leur vivacité. Un premier roman, écrit à vingt-quatre ans, connaît d'emblée le succès. En 1937, il inaugure la saga Hornblower, considérée aujourd'hui comme un classique de la littérature maritime. Cecil Scott Forester est mort en 1966.



## I

– Veuillez répéter après moi, dit le pasteur. Moi, Horatio, déclare prendre Maria Ellen, ici présente...

Hornblower se rendit compte qu'il n'avait plus que quelques secondes pour éviter de commettre, en toute connaissance de cause, une énorme bêtise. À supposer qu'il fût lui-même susceptible de passer un jour pour un mari acceptable, Maria n'était évidemment pas faite pour lui. S'il avait eu un grain de bon sens, il aurait interrompu la cérémonie à l'instant même, aurait déclaré qu'il avait changé d'avis, aurait tout planté là – l'autel, le pasteur, Maria – et c'est en homme libre qu'il aurait quitté l'église.

– ... de te garder et de te protéger...

Tel un automate, il répétait les paroles du pasteur. Maria était à ses côtés, tout de blanc vêtue : cette couleur lui allait de façon épouvantable. Elle rayonnait de bonheur. Tout en elle exprimait son amour pour lui ; un amour impossible, diraient certains. Non, ce serait trop cruel de lui refuser ce bonheur au dernier moment. Il pouvait sentir son corps qui vibrait tout entier à côté du sien. Ce serait un crime que de trahir sa confiance, une lâcheté aussi grave que de refuser le commandement du *Hotspur*.

– et je te jure amour et fidélité... répéta Hornblower sur le ton d'un homme qui signerait son arrêt de mort.

Ces mots irrévocables avaient définitivement scellé son

sort ; ils conféraient une valeur légale à la cérémonie. Il venait de donner sa parole et ne pouvait revenir dessus.

À peine trouvait-il consolation au souvenir de ce qui s'était passé une semaine plus tôt, lorsqu'il s'était engagé tout de bon : Maria avait fondu en larmes dans ses bras en lui avouant tout son amour ; touché malgré tout, il n'avait pas eu le cœur de lui rire au nez et il était trop honnête (ou trop faible ?) pour profiter de la situation avec l'arrière-pensée de se débarrasser d'elle plus tard. Depuis ce moment fatidique où gentiment, doucement, il lui avait rendu ses baisers, tout était devenu inévitable : la robe de mariée, la cérémonie en l'église Saint-Thomas-Beckett – et l'écœurant ennui d'une affection éternelle.

Bush présenta l'alliance et Hornblower la glissa au doigt de Maria ; les dernières paroles pouvaient maintenant être prononcées.

– Je vous déclare mari et femme, dit le pasteur qui fit suivre ces mots d'une bénédiction.

Cinq brèves secondes s'écoulèrent avant que Maria ne brisât le silence qui s'installait.

– Oh, Horry, fit-elle en passant une main sous son bras.

Hornblower fit de son mieux pour lui sourire ; il venait de se rendre compte qu'il avait horreur d'être appelé Horry, plus encore, si c'était possible, que d'être appelé Horatio.

– C'est le plus beau jour de ma vie, dit-il – et, ne voulant pas faire les choses à moitié, il s'empressa d'ajouter : De toute ma vie.

Un sourire éclatant de bonheur accueillit ce galant discours, soulignant le caractère pathétique de la situation. Maria posa son autre main sur son épaule, et il comprit qu'elle attendait un baiser : là, devant l'autel. La chose lui semblait parfaitement déplacée, en un lieu si sacré ; mais il n'avait cure d'offenser les dévots et, s'inclinant, il posa sa bouche sur les douces lèvres qu'elle lui tendait.



– Si vous voulez bien venir signer les registres... s'empressa le pasteur en montrant le chemin de la sacristie.

Ils couchèrent leurs noms sur le papier.

– Enfin je puis embrasser mon gendre ! s'exclama Mrs Mason qui saisit vivement Hornblower entre ses bras et déposa un baiser sonore sur sa joue.

Il se laissa faire, songeant qu'il était peut-être normal qu'un homme éprouvât quelque dégoût à l'endroit de sa belle-mère.

Bush vint à sa rescousse, bras grands ouverts, aux lèvres un sourire inhabituel ; il présenta ses félicitations et ses vœux de bonheur.

– Merci mille fois, dit Hornblower, merci pour tout ce que vous avez fait.

Bush, embarrassé, accueillit ces expressions de gratitude du geste qu'il aurait eu pour chasser une mouche. C'était lui la cheville ouvrière de cette cérémonie : il y avait appliqué la même énergie qu'il avait consacrée à l'armement et à l'avitaillement du *Hotspur*.

– Nous nous reverrons au petit déjeuner, monsieur, décida-t-il subitement – et il se retira de la sacristie en laissant derrière lui un vide embarrassant.

– Moi qui comptais sur Mr Bush pour me donner le bras en descendant la nef ! fit Mrs Mason d'un ton sec.

Ce n'était pas dans les habitudes de Bush de filer ainsi ; son comportement ne laissait pas d'étonner, d'autant qu'il avait été omniprésent ces derniers jours.

– Puis-je au moins le remplacer, madame Mason ? demanda gentiment la femme du pasteur. Mr Clive nous suivra.

– Je vous suis infiniment reconnaissante, madame Clive, grimaça Mrs Mason. Allons-y ! Maria, prenez le bras du commandant.

Mrs Mason, avec autorité, ordonna la petite procession. Hornblower sentit la main de Maria qui se glissait sous son

bras ; elle ne put s'empêcher d'y appliquer une légère pression. Il ne pouvait certes ignorer ce geste : il y répondit en serrant légèrement son coude contre sa poitrine, ce qui lui valut un nouveau sourire. Une petite tape de Mrs Mason le mit en route ; ils furent accueillis dans l'église par le déchaînement de l'orgue. Mrs Mason avait versé une demi-couronne à l'organiste et un shilling au préposé au soufflet ; Hornblower pensa vaguement, pendant quelques secondes, qu'elle aurait pu mieux employer son argent. Il en vint à la question : comment diable peut-on trouver du plaisir à un tel tintamarre ? Maria et lui étaient presque à l'autre bout du transept quand il reprit ses esprits.

– Tous les marins sont partis, constata Maria au bord des larmes. Il n'y a presque plus personne dans l'église.

Effectivement, les bancs étaient vides : seules deux ou trois silhouettes oisives se laissaient encore apercevoir. Les invités – peu nombreux – s'étaient tous retrouvés dans la sacristie pour la signature du registre et les cinquante marins que Bush avait amenés du *Hotspur* – tous ceux qui étaient le moins susceptibles de désertier – avaient déjà disparu. Hornblower se sentit vaguement déçu que Bush, là non plus, ne se fût pas montré à la hauteur.

– Qu'importe ! s'exclama-t-il, cherchant désespérément ses mots pour consoler Maria. Ne laissons personne nous gâcher ce jour de noces.

Avec une docilité désarmante, les pas hésitants de Maria s'affermirent et ils descendirent solennellement la nef vide. Un soleil éclatant les attendait à la porte ouest ; il se creusa la cervelle pour trouver un mot tendre.

– Vive la mariée ! Le soleil lui fait fête !

Mais quand ils sortirent de la pénombre, le décor changea brusquement : Bush ne les avait pas abandonnés, il leur réservait une surprise. Hornblower entendit un ordre bref, suivi du tintement clair de l'acier : les cinquante marins étaient alignés

en deux rangées de chaque côté de l'allée, faisant la haie avec leurs sabres d'abordage tendus à bout de bras ; les nouveaux mariés s'engagèrent sous cette arche triomphale.

– Que c'est gentil ! les remercia Maria, heureuse comme un enfant.

Ce déploiement de marins à l'entrée de l'église avait attiré de nombreux badauds qui tendaient le cou pour apercevoir le commandant et la mariée. Hornblower inspecta rapidement les deux rangées, l'une après l'autre, comme dans l'exercice de ses fonctions. Ils portaient tous leurs nouvelles chemises à carreaux bleus et blancs, qui provenaient tout droit du magasin du *Hotspur* ; leurs pantalons de cou-til blanc étaient certes un peu usés, mais lavés de frais, et suffisamment longs pour couvrir la misère éventuelle de leurs souliers.

Au bout de la voûte formée par les sabres au clair, une chaise de poste sans chevaux les attendait ; Bush était debout derrière. Un peu perplexe, Hornblower escorta Maria vers la chaise ; Bush aida galamment la mariée à s'installer sur le siège avant et Hornblower prit place à ses côtés. Il trouva enfin le temps de prendre son chapeau à cornes sous son aisselle et de se l'enfoncer vivement sur la tête. Il avait entendu le bruit des sabres remis aux fourreaux ; à présent, la garde d'honneur se rangeait en bon ordre à l'avant de la voiture. À l'endroit où auraient dû se trouver les traits, deux bressins étaient élongés et les cinquante hommes s'en saisirent, vingt-cinq de chaque côté. Les deux câbles se tendirent. Voyant qu'ils étaient prêts, Bush tendit le cou vers Hornblower.

– Veuillez desserrer les freins, s'il vous plaît, capitaine, demanda-t-il en lui indiquant la manivelle.

Hornblower s'exécuta et Bush lança un ordre étouffé. Les marins arc-boutés accélérèrent en quelques pas et prirent un trot régulier, suivis par le fracas des roues de la chaise sur les pavés et les acclamations de la foule en liesse.

– Horry, mon chéri, je n’aurais jamais cru pouvoir être aussi heureuse, soupira Maria.

Avec l’exubérance des marins en bordée, les cinquante hommes prirent à toute vitesse le virage à l’entrée de High Street et forcèrent encore l’allure en se dirigeant vers le *George*; dans le virage, Maria fut jetée contre son mari et, dans un délicieux frisson, s’accrocha à lui. Une fois à destination, il fallait maintenant éviter que la chaise ne rattrapât les marins; Hornblower eut le réflexe de libérer son bras pour tourner en vitesse la manivelle du frein. Il resta ensuite là assis un moment, se demandant ce qu’il devait faire. Normalement, un groupe aurait dû les accueillir: mais où étaient donc le patron de l’auberge et sa femme, le personnel des chambres, des écuries, de la cave, du ménage? Personne. Il dut descendre seul de la chaise de poste et aider Maria à en faire autant.

– Merci, matelots, dit-il aux marins qui plissaient le front en essayant de retrouver leur souffle.

Bush apparut enfin au tournant, se dépêchant de les rattraper. Hornblower pouvait maintenant le laisser s’occuper de tout et introduire Maria dans l’auberge malgré toute absence de cérémonial.

L’aubergiste surgit enfin, une serviette au bras, sa femme sur les talons.

– Bienvenue, monsieur; bienvenue, madame. Par ici, monsieur, madame.

Il poussa grande ouverte la porte de la salle, leur présentant la table du petit déjeuner de noce mis sur une nappe blanche comme neige.

– Toutes nos excuses pour le retard, capitaine, l’amiral est arrivé il y a moins de cinq minutes.

– L’amiral?

– L’honorable amiral Sir William Cornwallis, capitaine, qui commande la Flotte de la Manche. Son cocher dit que la guerre est inévitable, capitaine.

Pour Hornblower, c'était même une certitude depuis que, neuf jours plus tôt, il avait lu le discours du roi au Parlement ; depuis, il avait vu s'activer les racoleurs, on lui avait donné le commandement du *Hotspur* et... ah, oui ! il avait épousé Maria. Les prétentions de Bonaparte sur le continent signifiaient que...

– Un verre de vin, madame ? un verre de vin, capitaine ?

Hornblower remarqua le regard interrogatif de Maria au moment où l'aubergiste lui posait la question. Elle ne se serait pas risquée à répondre sans prendre l'avis de son mari.

– Nous attendrons nos amis, déclara Hornblower.

– Ah !

Un pas lourd sur le seuil annonça l'arrivée de Bush.

– Ils seront tous là dans deux minutes, dit-il.

– C'est très gentil à vous d'avoir organisé la haie d'honneur et la voiture, monsieur Bush, insista Hornblower en cherchant ce que pourrait ajouter un jeune marié tendre et attentionné – il glissa une main sous le bras de Maria et enchaîna : Mrs Hornblower vous en est extrêmement reconnaissante.

Maria eut un petit rire ravi montrant, comme il s'y attendait, à quel point son nouveau nom lui plaisait.

Et Bush de répondre solennellement :

– Que Dieu vous bénisse, madame Hornblower – et, se tournant vers Hornblower : Avec votre permission, capitaine, je vais regagner le bord.

– Quoi ? Déjà ? demanda Maria.

– Je crains fort que oui, madame, confirma Bush avant de se tourner vers Hornblower pour ajouter : Je prends les matelots avec moi, capitaine. Il est fort probable que des allèges vont se présenter avec notre avitaillement.

– C'est parfait, monsieur Bush, déclara Hornblower. Tenez-moi au courant, je vous prie.

– À vos ordres, capitaine ! répondit Bush qui fila aussitôt.

Les autres invités ne tardèrent pas, remplissant la salle de

l'auberge ; toute trace de gêne disparut quand Mrs Mason prit la situation en main et que le petit déjeuner de noce commença. Les bouchons sautèrent et l'on porta les premiers toasts. Il fallait couper le gâteau : Mrs Mason insista pour que Maria l'entamât avec l'épée de Hornblower ; elle était convaincue que sa fille se comporterait ainsi en épouse d'officier de marine, comme dans les grandes familles londoniennes. Hornblower quant à lui n'en voyait pas l'utilité : il s'était conformé pendant dix ans à l'usage qui interdit de dégainer une arme à l'intérieur d'une maison ou d'un navire. Ses timides objections restèrent sans effet et Maria, tenant l'épée à deux mains, coupa le gâteau sous un tonnerre d'applaudissements. Hornblower s'empressa de lui reprendre l'arme et d'essuyer le sucre glace qui en poudrait la lame ; il se demanda quelle serait la réaction de ses invités s'ils avaient su que la dernière fois, c'était du sang qu'il avait essuyé. Il n'avait pas encore rengainé qu'il entendit le chuchotement rauque de l'aubergiste contre son oreille.

– Excusez-moi, monsieur, excusez-moi.

– Qu'y a-t-il ?

– L'amiral vous adresse ses compliments, monsieur, et vous invite à monter le soir, à votre convenance.

Hornblower se mit debout et le fixa, l'épée à la main, se demandant ce qu'il voulait dire.

– L'amiral, monsieur, il occupe une suite spéciale – l'*Admiral's Room* – sur la façade, au premier.

– Vous voulez dire Sir William, c'est ça ?

– Oui, monsieur.

– Très bien. Dans ce cas, mes respects à l'amiral et – ou plutôt attendez, je vais monter tout de suite. Merci.

– C'est à moi de vous remercier, monsieur. Encore une fois, navré de vous avoir dérangé, monsieur.

Hornblower remit son épée au fourreau et jeta un coup d'œil à l'assistance.

Personne ne s'occupait de lui, on n'avait d'yeux que pour la servante qui distribuait les tranches de gâteau. Il remit son épée au côté, ajusta nerveusement sa cravate et discrètement quitta la pièce, ramassant son chapeau au passage.

Quand il frappa à la porte de la suite du premier étage, une voix de basse, qui lui était familière, répondit :

– Entrez !

La chambre était si grande que le lit à quatre colonnes qui en occupait le fond ressemblait à un jouet ; de même que le secrétaire assis au bureau devant la fenêtre. Cornwallis était debout au centre de la pièce, manifestement occupé à dicter une lettre.

– Ah, c'est Hornblower !

– Bonjour, monsieur.

– Notre dernière rencontre remonte à cette vilaine histoire de rebelle irlandais. Je me souviens que nous avons dû le pendre.

Le légendaire « Billy Blue » n'avait guère changé en quatre ans. Il était resté cet homme massif au geste lent, toujours prêt à faire face à toute éventualité.

– Prenez donc un siège. Voulez-vous un verre de vin ?

– Non merci, monsieur.

– Je m'y attendais, vu la cérémonie dont vous venez. Toutes mes excuses pour avoir interrompu votre mariage, mais la responsabilité en revient à Boney<sup>1</sup> et non pas à moi.

– Je comprends, monsieur.

Hornblower aurait préféré se montrer plus loquace mais il ne trouva pas de phrase mieux tournée.

– J'essaierai d'être aussi bref que possible. Vous savez que je viens d'être nommé à la tête de la Flotte de la Manche ?

– Oui, monsieur.

1. Bonaparte. (*Toutes les notes sont du traducteur, sauf mentions contraires.*)

– Vous savez que le *Hotspur* relève de mon autorité ?  
– Cela ne me surprend guère, mais je n'étais pas au courant, monsieur.

– La lettre de l'Amirauté le confirmant est arrivée dans ma voiture. Elle vous attend à bord.

– Bien, monsieur.

– Le *Hotspur* est-il prêt à appareiller ?

– Non, monsieur.

La vérité plutôt que des excuses : il n'y avait rien d'autre à dire.

– Quand donc ?

– Dans deux jours, monsieur. Davantage si le service du matériel et des dépôts prend du retard.

Cornwallis ne le lâchait pas du regard, mais Hornblower ne baissa pas les yeux. Il n'avait rien à se reprocher personnellement. Neuf jours plus tôt, le *Hotspur* était complètement désarmé.

– A-t-il été brayé en cale sèche ?

– Oui, monsieur.

– L'équipage est au complet ?

– Oui, monsieur. Les racoleurs ont fait du bon travail.

– Le gréement est-il à poste ?

– Oui, monsieur.

– Les vergues ?

– Oui, monsieur.

– Les officiers sont-ils nommés ?

– Oui, monsieur. Un lieutenant et quatre maîtres.

– Il vous faudra des vivres et de l'eau.

– Je peux stocker des rations complètes pour cent onze jours, monsieur. La tonnellerie nous livrera les tonneaux d'eau à midi. Tout sera arrimé pour la tombée de la nuit, monsieur.

– Est-il encore dans le bassin ?

– Non, monsieur. Il est à l'ancre dans le Spithead.



– Bon travail, conclut Cornwallis.

Hornblower eut du mal à retenir un soupir de soulagement ; de la part de Cornwallis, ces simples mots valaient de chaudes félicitations.

– Merci, monsieur.

– Que vous manque-t-il d'autre ?

– L'armement général, monsieur. Cordages, drome, toile à voile.

– Pas facile d'obtenir cela du chantier en ce moment. Je leur toucherai un mot. Et le service des dépôts, vous avez dit ?

– Oui, monsieur. J'attends une pièce de 9.

– Il n'y en a pas pour le moment.

Et dire que dix minutes plus tôt, il cherchait des mots tendres pour Maria. À présent, il se devait d'être aussi concis que possible dans son rapport à Cornwallis.

– Je me chargerai de cela également, dit Cornwallis. Tenez-vous prêt à appareiller après-demain si le vent est favorable.

– Bien, monsieur.

– Voyons maintenant vos instructions. Un document écrit vous sera adressé dans le courant de la journée, mais je préfère vous en parler maintenant pour que vous puissiez poser des questions, si vous en avez. La guerre est proche. Elle n'a pas encore été déclarée, mais Boney pourrait nous devancer.

– Oui, monsieur.

– Je vais bloquer Brest dès que la Flotte sera prête à appareiller. Vous partirez devant.

– Oui, monsieur.

– Vous devez absolument éviter tout engagement ; il ne faut fournir aucune excuse à Boney.

– Bien, monsieur.

– Dès que la guerre sera déclarée, vous pourrez naturellement agir en conséquence. Mais d'ici là vous ne devez qu'observer. Regardez tout ce qui bouge devant Brest.

Pénétrez le plus avant possible sans provoquer le feu de leurs batteries. Comptez les vaisseaux de ligne – je veux savoir le nombre et le tonnage des bateaux armés, des bateaux désarmés, des bateaux mouillés en rade, des bateaux se préparant à appareiller.

– Oui, monsieur.

– Boney a expédié ses meilleurs navires et ses meilleurs équipages l’an dernier aux Antilles. Il aura encore plus de mal que nous à armer sa flotte. Vous me ferez votre rapport dès que j’arriverai sur les lieux. Quel est le tirant d’eau du *Hotspur*?

– Il fait quatre verges à l’arrière à pleine charge, monsieur.

– Vous pourrez donc embouquer le Goulet sans difficulté. Inutile de vous dire que vous feriez mieux de ne pas venir au plein.

– Bien sûr, monsieur.

– Mais souvenez-vous d’une chose. Vous aurez du mal à remplir cette mission si vous avez trop peur de risquer votre bateau. Sachez faire la part de l’audace et celle de la témérité. À vous de faire le bon choix et je saurai vous épauler en cas de difficulté.

Les yeux bleus de Cornwallis se fixèrent sur les yeux bruns de son subordonné. Hornblower était vivement intéressé par tout ce que Cornwallis venait de dire, mais aussi par tout ce qu’il avait omis de dire. Il appréciait bien sûr le soutien indéfectible promis par l’amiral, mais il savait également qu’il s’agissait d’une mission périlleuse. Cornwallis n’était pas homme à verser dans la rhétorique ni à promettre son appui à la légère. Ce qu’il avait dit était conforme à sa personnalité : il aimait mieux être suivi que précédé. Hornblower en prit bonne note.

Il sursauta quand il se rendit compte qu’il fixait son commandant en chef depuis plusieurs secondes, occupé qu’il

était par ses pensées. Il songea qu'il avait peut-être manqué de tact.

– J'ai bien compris, monsieur, assura-t-il.

Et Cornwallis se leva de son siège.

– Nous nous reverrons en mer. Souvenez-vous de ne rien faire qui puisse provoquer la guerre avant que celle-ci ne soit déclarée, conclut-il avec un sourire d'homme d'action.

« Ce gaillard aime à en découdre, se dit Hornblower, il ne se cachera jamais derrière des prétextes ou des excuses faciles pour ajourner une décision. » Cornwallis retira subitement la main qu'il tendait.

– Sacrebleu ! s'exclama-t-il. J'oubliais. C'est votre jour de noce.

– Oui, monsieur.

– Vous vous êtes marié ce matin même ?

– Il y a une heure, monsieur.

– Et vous avez quitté votre petit déjeuner de noce pour venir me rencontrer ?

– Oui, monsieur.

Hornblower se garda d'ajouter des expressions faciles du genre : « Pour le roi et la Patrie », ou « Le Devoir avant tout ».

– La mariée avait droit à d'autres égards.

« Sans parler de ceux que revendique sa mère », pensa Hornblower, mais il jugea déplacé d'en parler.

– J'essaierai de me faire pardonner, monsieur, se contenta-t-il de dire.

– Mais c'est à moi de le faire, insista Cornwallis. Pensez-vous que je puisse me joindre à vous et boire à la santé de la mariée ?

– Tout le plaisir sera pour nous, monsieur, dit Hornblower.

Si quelque chose au monde pouvait le rétablir dans les bonnes grâces de Mrs Mason, c'était bien la présence de

l'honorable amiral Sir William Cornwallis, chevalier de l'ordre du Bain, à la table d'honneur.

– Je viendrai donc, si vous êtes certain que personne n'y trouve à redire. Hachett, mon épée. Où est mon chapeau ?

Les amers reproches que lui préparait la belle-mère de Hornblower s'éteignirent sur ses lèvres au moment où elle le vit pénétrer à nouveau dans la salle et s'effacer pour introduire un invité de marque. Elle vit les épaulettes scintillantes, le ruban et l'étoile que Cornwallis avait mis pour marquer l'occasion.

Hornblower fit les présentations.

– Je souhaite longue vie, bonheur et prospérité, dit Cornwallis en baisant la main de Maria, à la femme d'un des officiers du roi promis au plus bel avenir.

Maria, abasourdie par la présence de cette haute personnalité, répondit d'une simple courbette.

– Enchantée de faire votre connaissance, sir William, déclara Mrs Mason.

Le pasteur et sa femme, ainsi que les quelques voisins de Mrs Mason qui étaient les seuls autres invités présents, appréciaient l'extraordinaire privilège qui était le leur d'être là, et même de pouvoir s'entretenir avec le fils d'un comte, chevalier de l'ordre du Bain et commandant en chef de toute une flotte.

– Un verre de vin, monsieur ? proposa Hornblower.

– Avec plaisir.

Cornwallis prit son verre et regarda autour de lui. C'est naturellement à Mrs Mason qu'il s'adressa :

– A-t-on déjà porté un toast à la santé de cet heureux couple ?

– Non, monsieur, répondit-elle avec ravissement.

– Puis-je alors me permettre de le faire ? Mesdames, messieurs, je vous demande de vous lever pour vous associer à moi en cette heureuse occasion. Souhaitons-leur un bon-

heur, une santé et une prospérité sans fin. Je formule tous mes vœux pour que cette jeune femme soit toujours fière du fait que son mari est au service de son roi et de sa Patrie, et pour que ce jeune officier soit fidèlement épaulé dans sa tâche par sa femme. Souhaitons-leur de donner le jour à une longue lignée de jeunes hommes, qui porteront comme leur père l'uniforme du roi, et à de nombreuses jeunes filles qui deviendront mères à leur tour. Levons nos verres à la santé des jeunes époux.

Les verres furent vidés aux acclamations de l'assistance, et tous les yeux se tournèrent d'abord vers Maria, rouge jusqu'aux oreilles, puis vers Hornblower. Celui-ci se leva; avant même que Cornwallis n'eût atteint la moitié de son discours, le jeune marié avait compris que l'amiral débitait les mots déjà employés à des dizaines de mariages d'officiers. Relevant le défi, Hornblower chercha le regard de Cornwallis et réussit à grimacer un sourire : il voulait faire de son mieux, et répondre avec les mêmes mots que Cornwallis avait déjà entendus des dizaines de fois.

– Sir William, mesdames et messieurs, je ne puis que vous remercier au nom de – Hornblower s'inclina et prit la main de Maria – ma femme et moi-même.

Quand les rires se furent calmés – Hornblower savait qu'il allait provoquer l'hilarité générale avec cette remarque, même si pour lui ces propos étaient des plus sérieux –, Cornwallis consulta sa montre, et Hornblower se dépêcha de le remercier de sa présence tout en l'escortant vers la porte. Ayant franchi le seuil, Cornwallis se retourna et assena de ses larges mains une bourrade amicale sur la poitrine de Hornblower.

– J'ajouterai une ligne à mes ordres écrits, dit-il.

Hornblower se demanda pourquoi Cornwallis soulignait son sourire amical d'un regard si malicieux.

– Oui, monsieur?

– J’ajouterais ma permission de dormir en ville ce soir et demain.

Hornblower resta bouche bée, tout sens de la repartie l’ayant pour une fois abandonné. Occupé qu’il était à se ressaisir, il oublia complètement qu’il avait ouvert la bouche pour parler.

– Je vous soupçonnais presque de l’avoir oublié, enchaîna Cornwallis avec humour. Le *Hotspur* fait partie de la Flotte de la Manche. Son commandant n’est pas autorisé à dormir ailleurs qu’à son bord sans la permission expresse du commandant en chef. Eh bien, cette permission, vous l’avez !

– Merci, monsieur, répondit Hornblower, enfin en mesure d’articuler.

– Qui sait, peut-être n’aurez-vous plus l’occasion de dormir à terre avant quelques années. Peut-être davantage encore si Boney persiste à faire des siennes.

– J’ai bien l’impression qu’il veut la guerre, monsieur.

– Dans ce cas, nous nous reverrons au large d’Ouessant dans trois semaines. Allez, au revoir.

Le départ de Cornwallis plongea Hornblower dans une profonde réflexion devant la porte entrouverte de la salle ; il déplaçait son poids d’un pied sur l’autre, comme s’il faisait les cent pas sur place.

La guerre était proche ; il l’avait compris depuis un bon moment, Bonaparte n’allait pas abandonner la position de force qu’il avait su conquérir. Toutefois, Hornblower n’aurait pas cru devoir reprendre la mer avant l’échec des derniers pourparlers et l’annonce officielle des hostilités, d’ici deux ou trois semaines. Il s’était complètement trompé dans ses prévisions, il s’en voulait de s’être laissé prendre de court. Pourtant, les signes étaient nombreux qui auraient dû le mettre en garde : il avait un excellent équipage, formé des meilleurs marins que les racleurs pussent trouver ; son bateau était petit, il pouvait être armé en quelques jours et sa taille n’en

faisait pas un élément de poids dans l'équilibre des forces ; il avait en outre un faible tirant d'eau et c'était bien le navire idéal pour la mission que Cornwallis lui avait confiée. C'était clair comme de l'eau mais il n'avait rien vu.

La pilule était amère pour un homme de son envergure, il se devait d'élucider les motifs de cette grossière erreur de jugement. La réponse lui vint immédiatement ; il lui était si difficile de se l'exprimer qu'il en tressaillit : c'est la présence de Maria qui l'avait perturbé. Attentif qu'il était à ne pas la faire souffrir, il avait fini par oublier ses priorités. Il s'était lancé dans une fuite en avant irresponsable, dans la vaine illusion que, un miracle aidant, il n'aurait pas en fin de compte à lui infliger ce chagrin.

Hornblower se ressaisit brusquement. Un miracle ? Il venait d'être nommé au commandement d'un bateau qui appareillait dans deux jours, qui allait être aux avant-postes de la bataille. C'était cela, le miracle ! Il avait là une occasion unique de se distinguer. Oui, il tenait sa chance, le pire malheur aurait en effet été de rester en rade. Autrement, comment aurait-il retrouvé cette sensation fébrile qui surgit juste avant l'action, quand vient le moment de risquer sa réputation – et sa vie –, d'accomplir son devoir pour la gloire, certes, mais aussi et surtout pour le noble besoin de se prouver sa propre valeur ?

Il retrouvait enfin ses moyens, il voyait à nouveau les choses dans leur exacte perspective. Il était avant tout officier de marine et, accessoirement, marié. Assurément, il doutait de ses capacités à faire le bonheur de sa femme, mais quand même, songea-t-il, quand même, cette pensée ne lui facilitait en rien les choses : il aurait toutes les peines du monde à s'arracher des bras de Maria.

Il serait bien avisé également de ne pas s'attarder davantage en dehors de la salle. Il avait beau être bouleversé, il ne pouvait oublier qu'une mission l'attendait à l'intérieur. Il tourna les talons et entra, fermant la porte derrière lui.

– Il n’y a plus qu’à attendre la prochaine édition du *Naval Chronicle*, déclarait Mrs Mason, ils mentionneront le toast du commandant en chef à la santé des jeunes époux. Voyons, Horatio, vous n’allez pas laisser vos invités mourir de faim.

Hornblower s’empressait diligemment auprès de ses invités quand il aperçut à nouveau, de l’autre côté de la pièce, le visage inquiet de l’aubergiste. Un regard plus attentif lui fit comprendre ce qui l’amenait : l’aubergiste précédait Hewitt, le nouveau patron du canot du *Hotspur*; personne d’autre dans la pièce n’avait fait attention à sa présence. Hewitt compensait par son tour de taille les pouces qui lui faisaient défaut en hauteur. Son visage s’ornait d’une superbe paire de favoris bien peignés, dans le meilleur style en vogue sur le gaillard d’avant. Il traversa la salle d’un pas chaloupé, son chapeau de paille à la main, et vint remettre un message à Hornblower en plissant le front. L’enveloppe était de la main de Bush, rédigée à l’ancienne : « Lieutenant de Vaisseau Horatio Hornblower, capitaine du *Hotspur* ». Un silence complet s’abattit sur la salle – assez opportunément, pensa Hornblower – dès qu’il se mit à lire.

À bord du *Hotspur*, corvette de Sa Majesté, ce 2 avril 1803.

Capitaine, le chantier m’apprend qu’une première allège se mettra en route incessamment. Nous n’avons pas encore reçu l’autorisation de payer d’heures supplémentaires aux dockers : il faut donc tout arrêter avant la tombée de la nuit. Je suis à votre disposition pour veiller à l’embarquement du matériel s’il vous est difficile de revenir à bord à cette fin.

Votre obéissant serviteur,

WM BUSH



– Le canot est-il au Hard ? demanda Hornblower.

– Oui, capitaine.

– Parfait. J’y serai dans cinq minutes.

– À vos ordres, capitaine.

– Oh, Horry, se lamenta Maria.

Ce n’était pas un reproche, mais elle ne pouvait cacher sa déception.

– Ma chère... commença Hornblower.

Il lui vint à l’esprit une citation classique, où le héros déchiré renonce à son amour pour choisir son devoir ; mais il ne dit mot, car il aurait peiné sa femme.

– Vous retournez au navire, dit Maria.

– Oui.

Sa présence était indispensable à bord. L’heure était au travail : en poussant un peu les hommes, la moitié du matériel serait embarqué le jour même, et le reste le lendemain. Si le service des dépôts réagissait à l’intervention personnelle de l’amiral, il pourrait également embarquer la poudre et les munitions. Le *Hotspur* pourrait alors appareiller le jour suivant à l’aube.

– Je serai de retour dans la soirée, dit-il.

Avec un sourire contraint, il s’efforça de paraître soucieux, d’oublier qu’il était au seuil de l’aventure et qu’il allait peut-être connaître la gloire.

– Rien ne peut nous séparer, ma chère, ajouta-t-il.

Il l’empoigna aux épaules et lui donna un baiser sonore qui déclencha les applaudissements de l’assistance. C’était un bon moyen d’introduire une touche de bonne humeur dans la cérémonie et, profitant des éclats de rire, il prit congé de ses invités. Tandis qu’il se hâtait vers la jetée, deux pensées se croisaient dans son esprit comme les serpents d’un caducée : le tendre amour que Maria lui vouait, et le fait que dans deux jours il serait en mer, maître à bord après Dieu.

## II

Cela faisait sûrement un moment que l'on frappait à la porte de la chambre à coucher; hébété de sommeil, Hornblower n'avait pas réagi. Avec un claquement du loquet, la porte s'ouvrit et Maria, sursautant sur son oreiller, s'agrippa à lui instinctivement: il était maintenant tout à fait éveillé. Une faible lueur lui parvenait à travers les lourds rideaux, quelqu'un s'avançait en traînant des pieds sur le plancher de chêne; une voix féminine haut perchée annonça :

– Huit coups de cloche, monsieur. Huit coups.

Les rideaux s'entrouvrirent, laissant pénétrer une lueur plus vive; Maria se serra davantage contre son mari, mais les rideaux se refermèrent alors que Hornblower retrouvait sa voix.

– Très bien. Je suis réveillé.

– Je vais allumer les bougies pour vous, poursuivit la voix sur un ton flûté.

Les pas traînants faisaient le tour de la chambre, la lumière à travers les rideaux devint plus vive.

– Et le vent? D'où vient le vent? demanda Hornblower qui était maintenant suffisamment conscient pour entendre les battements accélérés de son cœur.

Tous ses muscles se tendaient à l'idée de ce que sa matinée lui réservait.

– Je ne saurais vous dire, monsieur, répondit la voix. Je ne

sais pas lire le compas et les autres sont encore au lit à cette heure-ci.

Hornblower poussa un grognement, agacé de ne pas avoir cette information vitale ; sans plus tarder, il rabattit d'un geste brusque les couvertures, décidé à se lever pour aller se renseigner personnellement. Mais Maria le serrait toujours ; il savait qu'il n'allait pas pouvoir sauter du lit de manière aussi cavalière. Il y avait un rituel à respecter en dépit du retard que cela lui causerait. Il se retourna et l'embrassa ; elle lui rendit ses baisers avec élan, mais d'une façon différente des fois précédentes. Sa joue était humide ; c'était une larme, la seule que Maria n'avait pas su écraser, elle qui voulait à tout prix garder son sang-froid.

Le geste machinal de Hornblower se fit plus tendre.

– Chéri, on nous sépare, murmura Maria. Je sais que tu dois partir, mais, chéri, je n'arrive pas à me faire une raison. Tu es toute ma vie. Tu es...

Hornblower sentit monter dans sa poitrine un grand tourbillon de tendresse, aiguillonné par un remords : aucun homme sur terre n'était digne d'une telle dévotion. Si Maria apprenait la vérité sur lui, elle l'abandonnerait à l'instant même et tout son univers s'effondrerait. Il n'avait pas le droit de lui laisser savoir, ce serait trop cruel. Et pourtant la pensée que quelqu'un le chérissait si passionnément ouvrait en lui des abîmes de tendresse ; il l'embrassa sur la joue et chercha ses douces lèvres offertes. Puis celles-ci se durcirent, s'éloignèrent.

– Non, mon chéri, mon ange. Je ne dois pas te retenir. Tu me le reprocheras... après. Amour de ma vie, dis-moi au revoir maintenant. Dis-moi que tu m'aimes – dis-moi que tu m'aimeras toujours. Ensuite, tu partiras ; dis-moi que tu penseras de temps en temps à moi, car pour ma part je penserai à toi nuit et jour.

Hornblower trouva exactement les mots qu'il fallait et son

cœur attendri lui permit d'y mettre le ton. Maria l'embrassa une nouvelle fois, puis s'arracha subitement de ses bras pour se jeter à l'autre extrémité du lit, le visage enfoui dans son oreiller. Hornblower resta immobile, trop ému encore pour pouvoir se lever. Maria parla de nouveau ; sa voix était à moitié étouffée par les plumes mais on sentait combien elle se dominait.

– J'ai mis une chemise propre sur la chaise, mon ami, et tes chaussures sont à côté de la cheminée.

Hornblower se jeta hors du lit à travers les rideaux.

L'air de la chambre à coucher était nettement plus frais que celui de l'alcôve. Le loquet claqua de nouveau, laissant tout juste le temps à Hornblower de refermer sa chemise de nuit avant que le visage de la vieille femme de chambre n'émergeât de l'embrasure ; la pudeur de Hornblower la fit glousser.

– Voilà ce que dit le valet d'écurie : petite brise de sud.

– Merci.

La porte se referma derrière elle.

– C'est bien ce que tu voulais, chéri ? demanda Maria, toujours derrière les rideaux. Une petite brise de sud ?

– Oui, cela peut faire l'affaire, déclara Hornblower en se dépêchant de gagner le lavabo.

Il ajusta les bougies afin de bien éclairer son visage.

Cette brise légère de sud n'avait aucune chance de tenir en ce début du mois d'avril. Elle pouvait virer ou reculer, mais assurément elle allait fraîchir au lever du jour.

Si le *Hotspur* avait bien les qualités qu'il lui prêtait, il pourrait doubler le Foreland et se tenir prêt pour la suite avec de l'eau à courir. Mais comme toujours dans la Navy, il n'avait pas une minute à perdre. Le rasoir grinçait sur ses joues alors qu'il voyait vaguement dans le miroir les mouvements de Maria qui s'habillait dans la pièce. Il versa de l'eau fraîche dans la cuvette, se lava et, à peine rafraîchi, se tourna pour enfiler sa chemise avec sa hâte habituelle.

– Oh ! tu t’habilles si vite, dit Maria consternée.

Hornblower entendit le bruit de ses chaussures sur le plancher de chêne ; elle enfilait rapidement une nouvelle coiffe et s’habillait de toute évidence aussi vite qu’elle pouvait, s’appliquant à ne pas faire de façons.

– Je dois descendre pour voir si ton petit déjeuner est prêt, annonça-t-elle.

Et elle disparut avant qu’il ne pût protester.

Hornblower noua sa cravate avec soin d’une main experte, enfila son manteau et consulta sa montre avant de la remettre dans sa poche ; puis il mit ses chaussures. Il glissa ses affaires de toilette dans sa trousse et en attacha les cordons. Dans un sac de toile qu’il avait porté à cet effet, il fourra sa chemise de la veille, sa chemise de nuit et son peignoir, avec la trousse par-dessus. Un dernier coup d’œil autour de la chambre l’assura qu’il n’avait rien oublié, mais il dut faire plus attention que d’habitude pour ne pas confondre ses effets avec ceux de Maria qui traînaient ici et là. Frémissant d’excitation, il ouvrit les rideaux de la fenêtre et jeta un coup d’œil à l’extérieur : rien n’annonçait l’aube encore. Son sac à la main, il descendit jusqu’à la salle. Il y fut accueilli par une vague odeur de rance et par la faible lueur d’une lampe à pétrole suspendue au plafond. De la porte située à l’autre extrémité de la salle, Maria le vit entrer.

– Voici ta table, chéri, dit-elle. Le petit déjeuner sera servi dans une minute.

Elle tira une chaise et lui tint le dossier, l’invitant à s’asseoir.

– Je m’assiérai après toi, répondit Hornblower, trop galant pour se laisser ainsi servir.

– Oh, non ! insista Maria. Je dois m’occuper de ton petit déjeuner : seule la vieille servante est debout.

Elle le poussa gentiment sur sa chaise. Hornblower sentit le baiser qu’elle posait sur sa tête et l’effleurement de sa

joue contre la sienne ; il tendit son bras derrière lui mais elle était déjà repartie, avec un reniflement qui pouvait bien être un sanglot. En s'ouvrant, la porte de la cuisine laissa entrer des odeurs de cuisson, le grésillement d'une poêle et un bref échange de propos entre Maria et la servante. La jeune femme revint d'un pas rapide, l'assiette qu'elle tenait étant trop chaude. Elle la lâcha devant lui : c'était un énorme romsteck encore grésillant.

– Et voilà, chéri, dit-elle tout en poussant les autres plats à sa portée – Hornblower regardait son steak avec désarroi. Je l'ai tout spécialement commandé pour toi hier, annonçait-elle fièrement. Je suis allée chez le boucher alors que tu étais sur ton bateau.

Hornblower retint un haut-le-corps : la femme d'un lieutenant de vaisseau qui ne savait pas dire « à bord » d'un bateau ! Il dut se faire violence pour accepter l'idée d'un steak au petit déjeuner ; c'était loin d'être son plat favori et il se sentait trop nerveux pour manger quoi que ce fût. Il pouvait vaguement entrevoir, dans un avenir lointain, ce qui l'attendait si un jour il revenait et qu'il décidât, contre toute attente, de mettre son sac à terre et de se consacrer à une vie bourgeoise : on lui servirait du steak à toute occasion. Cette perspective le dégoûta au point qu'il se crut incapable d'avaler la moindre bouchée ; et pourtant il ne voulait pas blesser Maria.

– Où est ton assiette ? demanda-t-il pour gagner du temps.

– Oh, je ne peux pas ! répliqua Maria.

Sa voix laissait entendre qu'elle n'oserait jamais manger aussi bien que son mari. Hornblower éleva la voix et tourna la tête.

– Holà, de la cuisine ! cria-t-il. Une autre assiette, s'il vous plaît, bien chaude.

– Oh non, chéri ! fit Maria tout émue.

Mais Hornblower, quittant son siège, installa Maria dans le sien.

– Voilà, assieds-toi ici ! enchaîna-t-il. Pas un mot de plus. Je ne tolérerai pas de mutinerie chez moi. Non mais !

La deuxième assiette arriva. Hornblower coupa son steak en deux et servit le plus gros morceau à Maria.

– Mais, chéri...

– Non, je ne traite pas avec des mutins, gronda Hornblower comme s'il était sur sa dunette.

– Oh, Horry chéri ! tu es trop bon pour moi, bien trop bon, je t'assure.

Maria enfouit son visage dans son mouchoir et Hornblower craignit un instant qu'elle ne s'effondrât ; mais, reposant ses mains sur ses genoux, elle se redressa et reprit héroïquement son sang-froid. Hornblower la trouva sublime. Il tendit le bras et serra la main qu'elle lui abandonnait avec bonheur.

– Fais-moi le plaisir de manger à ton aise maintenant, dit-il sur le même ton grondeur, sans pouvoir tout à fait cacher sa tendresse.

Maria prit son couteau et sa fourchette et Hornblower en fit autant ; il se contraignit à avaler quelques bouchées et réduisit le reste du steak dans un état tel que l'on n'avait pas l'impression qu'il en restât tellement. Il avala une rasade de bière ; il n'aimait pas la bière au petit déjeuner, même aussi légère que celle-ci, mais il se rendit compte que la vieille servante n'avait certainement pas accès à la boîte à thé.

Un raclement à la fenêtre attira leur attention. C'était le valet d'écurie qui ouvrait les volets ; ils aperçurent vaguement son visage un instant, mais il faisait encore très noir dehors. Hornblower consulta sa montre : cinq heures moins dix ; il avait demandé à son canot d'être à Sally Port à cinq heures. Maria comprit le geste et le chercha des yeux. Ses lèvres tremblaient légèrement et ses yeux étaient embués, mais elle tint bon.

– Je vais prendre mon manteau, murmura-t-elle – et elle s'échappa de la salle.

Elle revint presque aussitôt, bien enveloppée dans son manteau gris, la tête couverte par la large capuche ; elle portait le lourd manteau de Hornblower.

– Vous allez nous quitter, monsieur ? demanda la vieille servante en entrant dans la salle.

– Oui. Madame réglera la note à son retour, dit Hornblower.

Il fouilla sa poche et en retira une demi-couronne qu'il déposa sur la table.

– Merci beaucoup, monsieur. Bon vent et bonnes prises.

Son ton indifférent rappela à Hornblower qu'elle avait dû répéter cette formule toute faite à des centaines d'officiers s'apprêtant à appareiller après un séjour au *George* ; elle avait dû connaître les amiraux du siècle précédent.

Il boutonna son manteau et prit son sac.

– Je vais demander au valet d'écurie de nous accompagner avec sa lanterne afin qu'il t'escorte au retour, dit-il aimablement.

– Oh non, je t'en prie, chéri. C'est à quelques pas et je connais mon chemin, supplia Maria.

Hornblower trouva qu'il n'avait aucun lieu d'insister, car au fond elle avait raison. Ils sortirent ; le froid était vif ; il fallut à leurs yeux quelque temps pour s'adapter à l'obscurité, après la misérable lumière de l'hôtel. Hornblower savait que, s'il avait été amiral ou même capitaine de corvette, on ne l'aurait jamais laissé partir avec si peu de cérémonie ; l'aubergiste et sa femme se seraient certainement levés et habillés pour le saluer. Ils tournèrent le coin et se mirent à descendre la forte pente qui menait à Sally Port. Hornblower pensa de nouveau qu'il était sans doute en train de partir pour la guerre. Le souci qu'il avait de Maria l'avait détourné de cette pensée, mais il sentait à présent une boule d'excitation dans sa gorge.



– Chéri, dit Maria. J’ai un petit cadeau pour toi – elle sortit quelque chose de la poche de son manteau et le lui pressa dans la main. Ce ne sont que des gants, chéri, mais j’y ai mis tout mon amour, continua-t-elle. Le temps m’a fait défaut, sinon je t’aurais offert un bien plus beau souvenir. J’aurais tant voulu broder quelque chose pour toi, quelque chose de vraiment digne de toi. Je me suis mise au travail dès que...

Elle ne put continuer, mais se redressa à nouveau, refusant d’éclater en sanglots.

– Je penserai à toi chaque fois que je les porterai, dit Hornblower.

Gêné par son sac, il eut quelque mal à enfiler ses gants ; c’était une magnifique paire de mouffles en laine, chacune comportait un pouce et un index séparés.

– Ils me vont à la perfection. Ce geste me va droit au cœur, mon amie.

Ils étaient à présent en haut de la descente menant à la jetée du Hard, et bientôt cette terrible épreuve serait terminée.

– Tu as mis les dix-sept livres en lieu sûr ? demanda inutilement Hornblower.

– Oui, merci, très cher. C’est bien plus qu’il n’en faut.

– Et tu pourras bientôt toucher chaque mois la moitié de ma solde, continua Hornblower avec sévérité pour que sa voix ne trahisse pas son émotion – il continua, d’un ton plus dur qu’il n’aurait cru : C’est l’heure de se dire au revoir, chérie.

Il avait dû se forcer pour prononcer ce dernier mot, qui lui était si étranger. La jetée du Hard avait l’air basse sur l’eau. La marée était haute, comme il l’avait prévu au moment de donner ses ordres. Ils allaient pouvoir profiter du jusant.

– Chéri ! dit Maria en tournant vers lui son visage assombri par la capuche.

Il l’embrassa ; il entendait au bord de l’eau les grincements familiers des avirons sur les bancs de nage, et des voix d’hommes indiquant qu’on avait repéré les deux silhouettes

obscurer sur la jetée. Maria entendit ces bruits aussi distinctement que Hornblower et elle retira aussitôt les lèvres froides qu'elle avait posées sur celles de son mari.

– Au revoir, mon ange.

Il n'y avait plus rien à ajouter maintenant, rien à faire non plus ; c'était la fin d'une brève expérience. Il se détourna de Maria, laissant derrière lui la paix, la vie civile, le mariage, et descendit d'un pas ferme vers son destin de guerrier.

### III

– Marée haute, capitaine, annonça Bush. Le plein tiendra encore dix minutes. L'ancre est virée à long pic, capitaine.

– Merci, monsieur Bush.

L'aube faisait place à l'aurore qui lui permettait de voir plus distinctement le visage de Bush. Aux côtés de ce dernier, se tenait Prowse, le maître, qui était en fait un second maître faisant fonction de maître. Il jouait des coudes pour que Hornblower lui accordât la même attention qu'à Bush. Selon les instructions de l'amirauté, Prowse était chargé de « la navigation afin de mener le bateau à bon port sous la direction du capitaine ». Hornblower n'était pas homme à laisser un officier marinier monopoliser ce genre de pouvoir ; mais il avait aussi l'intention de laisser à chacun la possibilité de prouver ses compétences. Il était néanmoins possible, et même probable, qu'un vieux loup de mer comme Prowse, avec trente ans de navigation derrière lui, chercherait à prendre le commandement effectif du bateau, surtout avec un jeune capitaine sans expérience.

– Monsieur Bush ! ordonna Hornblower. Veuillez appareiller, je vous prie. Faites route pour doubler le Foreland.

– À vos ordres, capitaine !

Hornblower observait Bush avec acuité, en essayant de rester discret. Bush jeta un dernier coup d'œil à la ronde,

mesurant au passage la douceur de la brise et la direction probable du jusant.

– Au cabestan, dérapez, ordonna Bush. Larguez les cargues de huniers. Du monde en haut pour envoyer les perroquets.

Hornblower comprit à l'instant même que Bush était un marin accompli à qui il pouvait faire toute confiance. Il n'avait jamais eu de doutes à ce sujet mais leur dernière rencontre datait déjà de deux ans, et la forte impression que Bush lui avait faite s'était un peu estompée. Bush choisit parfaitement le moment de donner ses ordres ; dès que l'ancre fut dérapée, le *Hotspur* se mit à culer. Une fois la barre au vent et les matelots sur le gaillard, bordant les écoute de foc, la corvette ne tarda pas à évoluer. Bush fit border les écoute à bloc et envoya du monde à la manœuvre des bras. Avec une gracieuse lenteur, le *Hotspur* cueillit la petite brise, sans prendre plus d'un degré ou deux de gîte. L'instant d'après, la corvette faisait route, glissant sur l'eau, le gouvernail équilibrant exactement la poussée des voiles, belle à faire pâlir.

Il n'y avait pas lieu de féliciter Bush pour avoir mené à bien une opération aussi simple que cet appareillage. Hornblower savourait enfin le plaisir d'être en mer, pendant que les matelots s'activaient dans la mâture pour établir les perroquets puis les basses voiles. Une idée lui effleura l'esprit.

– Passez-moi cette lunette, monsieur Prowse.

Il porta le lourd instrument à son œil et l'orienta par-delà la hanche bâbord. Il ne faisait pas encore tout à fait jour et un mince brouillard traînait sur l'eau ; le *Hotspur* avait déjà parcouru un demi-nautique ou davantage depuis son poste de mouillage. Il put tout juste l'apercevoir : une petite silhouette grise, solitaire, au bord de l'eau sur la jetée du Hard. Il crut même apercevoir un tout petit point blanc : c'était peut-être Maria qui agitait son mouchoir, mais il ne pouvait en être sûr. Peut-être n'y avait-il en fait pas de point blanc. Simplement

une silhouette grise. Hornblower regarda à nouveau puis se força à baisser la longue-vue ; elle était lourde, ses mains tremblaient légèrement et l'image manquait de précision. Pour la première fois de sa vie, il venait d'appareiller en laissant derrière lui quelqu'un qui s'intéressait à son sort.

– Merci, monsieur Prowse, dit-il sèchement en lui rendant la longue-vue.

Il se rendait bien compte qu'il lui fallait penser à autre chose et chercher rapidement de quoi occuper son esprit ; heureusement, au commandement d'un bateau qui venait d'appareiller, il n'avait que l'embaras du choix.

– Bien, monsieur Prowse, dit-il en jetant un coup d'œil au sillage et au brassage des vergues. Le vent est bien établi pour le moment. Donnez-moi la route pour Ouessant.

– Ouessant, capitaine ?

Prowse était affligé d'un long visage lugubre qui le faisait un peu ressembler à un mulet : il restait planté là, à digérer cette information sans changer d'expression.

– Vous avez entendu ce que j'ai dit, lança Hornblower, visiblement irrité.

– Oui, capitaine, s'empressa de répondre Prowse. Ouessant, capitaine. À vos ordres, capitaine.

La surprise de Prowse était quelque peu fondée. À part Hornblower, personne à bord n'était au courant de la nature exacte de la mission du *Hotspur* ; personne n'avait la moindre idée du point du globe où il se rendait. Le fait d'avoir cité Ouessant comme premier point de passage réduisait quelque peu les possibilités. Au moins, il était clair qu'il ne se rendait pas en mer du Nord ni dans la Baltique ; la mer d'Irlande était également à exclure, de même que le Saint-Laurent, de l'autre côté de l'Atlantique. Mais cela pouvait toujours être les Antilles, le cap de Bonne-Espérance ou la Méditerranée : Ouessant était le point de départ pour toutes ces destinations.

- Monsieur Bush ! ordonna Hornblower.
- Capitaine ?
- Vous pouvez faire descendre les hommes qui ne sont pas de quart, et envoyer les matelots prendre leur petit déjeuner quand vous voudrez.
- À vos ordres, capitaine.
- Qui est l'officier de quart ?
- Cargill, capitaine.
- Eh bien, à lui le soin.

Hornblower regarda autour de lui. Tout était à poste et la silhouette du *Hotspur* se détachait sur les eaux sombres de la Manche. Pourtant, il flairait quelque chose de bizarre, d'inhabituel. Oui, pour la première fois de sa vie, il prenait la mer en temps de paix ; en dix ans de mer, il n'avait jamais connu cela. Jusque-là, dès l'instant où son bateau quittait le port, il était exposé au danger, et pas seulement aux risques habituels de la mer. À tout moment, l'ennemi pouvait surgir à l'horizon et, moins d'une heure plus tard, le bateau et son équipage se trouver en pleine bataille. Le danger était plus grand encore quand on appareillait pour la première fois avec un équipage à peine racolé, peu entraîné et mal organisé : ce genre d'engagement était particulièrement recherché par l'ennemi, car il mettait ce dernier en situation de supériorité.

Mais ce jour-là, il prenait la mer sans tous ces soucis. C'était une sensation extraordinaire, toute nouvelle... au même titre que celle de quitter Maria. Il essaya de se débarrasser de cette pensée ; une bouée passait sur tribord, il s'efforça de laisser le souvenir de Maria dessus. Il leva les yeux vers la flamme de guerre et balaya l'horizon du regard pour essayer de prévoir l'évolution du temps ; il fut soulagé de voir Prowse revenir, une feuille de papier à la main.

– La route est au sud-sud-est-quart-nord-ouest, capitaine, annonça-t-il. Après avoir viré de bord, nous pourrons faire route directe, au près serré.

– Merci, monsieur Prowse. Vous pouvez le porter au renard.

– À vos ordres, capitaine.

Prowse fut heureux de cette marque de confiance. Il ne pouvait se douter que Hornblower avait longuement réfléchi, la veille, aux responsabilités qui l’attendaient ce matin ; ayant fait le même calcul, il avait obtenu le même résultat.

Les vertes collines de l’île de Wight furent effleurées par un soleil fluide, à peine dégagé de l’horizon.

– La bouée est par le travers, capitaine, annonça Prowse.

– Merci. Monsieur Cargill, virez de bord, je vous prie !

– À vos ordres, capitaine.

Hornblower se retira à l’arrière. Non seulement il voulait voir Cargill à l’œuvre, mais aussi étudier le comportement du *Hotspur*. Si la guerre éclatait, il n’était pas seulement possible, mais fort probable que la victoire ou la défaite, la liberté ou la captivité dépendraient un jour des qualités marines du *Hotspur*, de sa maniabilité et plus précisément de la facilité avec laquelle il virait de bord.

Cargill avait la trentaine rougeaude, sa corpulence le vieillissait de quelques années ; tout en se préparant à cette première manœuvre, il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour oublier la présence attentive et simultanée du capitaine, du second et de l’officier de navigation. Debout à côté de la barre, il étudia soigneusement les voiles, ainsi que le sillage à l’arrière. Hornblower remarqua que la main droite de Cargill, le long de sa jambe, s’ouvrait et se fermait sans cesse. C’était peut-être un signe de nervosité, ou une manie qu’il avait chaque fois qu’il faisait ses calculs. Les hommes de quart sur le pont étaient tous à leurs postes. Hornblower n’avait pas encore fait leur connaissance, il pensa que ce serait également une bonne chose que de voir ce dont ils étaient capables, eux aussi.

– Barre dessous, tonna Cargill – mais son effet fut plus ou

moins raté car sa voix cassa au milieu de la phrase. Larguez les écoutes de foc.

Ce n'était guère mieux. L'ordre n'avait aucune chance de passer par fort coup de vent, mais cela pouvait faire l'affaire pour le moment. Le foc et le petit hunier commencèrent à faseyer.

– Larguez les amures et les écoutes ! Choquez la boulinette !

Le *Hotspur* vint au vent, la gîte diminua. Il continua de lofer, de lofer... Allait-il manquer à virer ?

– Derrière ! Changez !

Le moment crucial qu'ils attendaient tous était arrivé. Les matelots connaissaient leur métier ; les boulines et les bras bâbord furent largués vivement, et ceux de tribord bordés. Les vergues furent brassées mais le *Hotspur* refusa d'obéir. Il hésita, resta un instant nez au vent, puis retomba de deux quarts sur bâbord, toutes ses voiles masquées, ayant complètement cassé son erre. Il était immobilisé, impuissant jusqu'à ce qu'on le sortît de là.

– Admirable, capitaine, grommela Bush. Si nous étions au vent d'une côte...

– Attendez, dit Hornblower.

Cargill s'était retourné pour attendre ses instructions, et cela lui déplut énormément. Il aurait préféré que Cargill eût repris en main la situation de son propre chef.

– Poursuivez, monsieur Cargill !

Les matelots se débrouillaient bien. Chacun attendait les nouveaux ordres sans mot dire. Cargill tambourinait sur sa jambe avec ses doigts, mais mieux valait pour lui qu'il apprît à se tirer d'affaire tout seul. Hornblower le vit serrer les poings et regarder de nouveau à l'avant puis à l'arrière avant de se ressaisir. Le *Hotspur* commençait à prendre de l'erre en arrière sous la pression des voiles prises à contre. Avec un gros effort, Cargill se lança. Il jeta sèchement un



premier ordre pour faire mettre la barre à droite toute, puis un second pour faire contre-brasseyer. Le *Hotspur* hésita de nouveau un instant, puis abattit tribord amures et commença de prendre de l'erre en avant; Cargill réagit juste à temps pour faire remettre la barre à zéro et border les bras. Il y avait de l'eau à courir, aucun rivage sous le vent ne les menaçait pour le moment: Cargill pouvait donc attendre que toutes les voiles portassent à nouveau et que le *Hotspur* fût parfaitement manœuvrant. Cargill eut le bon sens de faire abattre d'un quart supplémentaire afin d'avoir davantage de vitesse pour sa prochaine tentative. Hornblower remarqua toutefois, avec un petit pincement de regret, qu'il eût sans doute mieux fait d'attendre deux minutes de plus que la vitesse du bateau fût stabilisée.

– Larguez l'écoute de foc! Choquez la boulinette! ordonna Cargill derechef.

Sa tension montait de nouveau, il recommença de pianoter nerveusement sur sa jambe. Mais il avait suffisamment repris ses esprits pour donner ses instructions dans le bon ordre. Le *Hotspur* revint au vent, les écoutes et les bras furent vivement largués. Le temps parut s'arrêter un instant quand il hésita, comme s'il allait manquer à virer une seconde fois; mais il avait à présent un tout petit peu plus d'erre et, à la toute dernière seconde, par un heureux concours du vent et des vagues, son étrave franchit les derniers degrés qu'il lui restait à couvrir. Enfin, il abattit.

– Près et plein! cria Cargill au timonier d'une voix changée, tant son soulagement était évident. À border les amures devant! Les écoutes! Les bras!

La manœuvre terminée, il se retourna face à ses supérieurs; des gouttes de sueur perlaient sur son front. Hornblower sentit que Bush, à ses côtés, grillait de coller au quartier-maître un motif retentissant; Bush était convaincu que de sévères réprimandes n'avaient jamais fait de mal à personne, et il

avait généralement raison. Mais Hornblower avait observé avec attention le comportement du *Hotspur*.

– Continuez, monsieur Cargill, dit-il.

Et Cargill, soulagé, tourna les talons ; Bush, légèrement surpris, croisa le regard de Hornblower.

– Il faut corriger l’assiette du bateau, expliqua Hornblower. Il est sur le nez, c’est ce qui le rend si peu manœuvrant.

– C’est peut-être une solution, répondit Bush, pas très convaincu.

Comme le tirant d’eau avant du *Hotspur* était supérieur à son tirant d’eau arrière, le navire se comportait comme une girouette : son étrave tendait à indiquer en permanence la direction du vent.

– Il nous faut essayer, enchaîna Hornblower. Pas question de continuer de la sorte. Il faut corriger l’assiette de façon à augmenter le tirant d’eau arrière de six pouces. Ou davantage. Voyons, que peut-on transférer à l’arrière ?

– Eh bien... commença Bush.

Il passait en revue dans son esprit l’intérieur du *Hotspur*, chargé à bloc de matériel et de fournitures. Le transbordement et l’arrimage représentaient une tâche herculéenne, et il avait dû faire appel à toutes ses compétences pour trouver une place à chaque colis. Il lui semblait bien avoir trouvé la solution idéale, mais au demeurant...

– Peut-être, continua Bush, pourrions-nous...

Et ils se plongèrent à l’instant même dans un échange de vues des plus techniques.

Prowse se présenta, salua et annonça que le *Hotspur* était en route directe pour Ouessant. Bush ne put faire moins que de relever ce mot, tandis que Prowse ne put faire moins que de s’introduire dans la discussion concernant les modifications à apporter à l’assiette du bateau. Ils durent se déplacer pour laisser un matelot filer le loch, comme il se devait à chaque heure piquée ; la brise faisait claquer les pans de leurs

manteaux. Telle était la vie en mer ; derrière eux se trouvaient les jours et les nuits de cauchemar consacrés à l'armement et à l'avitaillement du bateau ; derrière lui, pensa Hornblower, les journées folles de son mariage. Ici, il vivait sa vraie vie. Une vie féconde qui, transmise au *Hotspur*, faisait de ce dernier un organisme cohérent, susceptible de s'améliorer sans cesse sur le plan du matériel et du personnel.

Bush et Prowse en étaient encore à leurs discussions concernant le changement d'assiette quand Hornblower revint à la réalité.

– Il y a un sabord libre à l'arrière sur chaque bord, lança Hornblower.

C'était comme l'œuf de Colomb : il suffisait d'y penser ; ce genre de solution simple lui apparaissait souvent dans un vif éclair alors qu'il était distrait.

– Nous pouvons déplacer à l'arrière deux pièces d'avant.

Prowse et Bush accueillirent cette suggestion en silence, tandis que Hornblower se lançait dans un rapide calcul mental. Les pièces de 9 du navire pesaient chacune deux mille six cents livres. Avec les affûts et les munitions, cela ferait un total de quatre tonnes à transférer à l'arrière. Hornblower mesura d'un coup d'œil les distances à l'avant et à l'arrière du centre de carène : quarante pieds devant et trente pieds derrière. Non, le moment serait légèrement excessif, bien que le port en lourd du *Hotspur* dépassât les quatre cents tonnes.

– Nous risquons de nous retrouver un peu sur le cul, capitaine, suggéra Prowse, parvenant à la même conclusion que Hornblower mais deux minutes après ce dernier.

– Oui. Nous prendrons les pièces n° 3. Ça mettra le bateau exactement dans ses lignes.

– Laisser un vide, capitaine ? protesta faiblement Bush.

Effectivement, il y aurait un sabord vide, aussi visible qu'une incisive arrachée. Cela altérerait l'intégrité des deux belles

rangées de bouches à feu, donnant au bateau l'apparence d'un pirate mal tenu.

– Je préfère être en mer avec une dent en moins, dit Hornblower d'un ton cinglant, que jeté à la côte avec toutes mes dents.

– Oui, capitaine, se soumit Bush sans épiloguer.

– Quand nos provisions auront suffisamment diminué, nous pourrons remettre les choses en ordre, ajouta Hornblower, conciliant. Pourriez-vous être assez aimable pour vous en occuper immédiatement?

– À vos ordres, capitaine.

Bush réfléchit à la façon dont il allait s'y prendre pour déplacer des canons sur un bateau faisant route.

– Je vais les soulager de leurs affûts avec le palan d'étai et les affaler sur un paillon.

– C'est ça. Je suis convaincu que vous allez vous débrouiller, monsieur Bush.

Il aurait fallu être fou pour déplacer une pièce sur ses roues d'un bout à l'autre d'un pont à la gîte; le canon pouvait à tout instant glisser de l'affût et faire des ravages dans l'entrepont. Mais une fois soulagé de son affût, déposé sur un paillon et immobilisé par ses tourillons, il pouvait être traîné plus facilement: on le hisserait de nouveau pour le redéposer dans son affût une fois que ce dernier serait à poste. Bush avait déjà fait transmettre à Mr Wise, le maître d'équipage, qu'il fallait gréer les palans d'étai.

– Il faudra modifier le rôle d'équipage, dit Hornblower un peu étourdiment. La répartition des servants des pièces doit être corrigée.

– À vos ordres, capitaine, dit Bush.

Son sens de la discipline était bien trop aigu pour qu'il laissât filtrer autre chose qu'un soupçon de reproche dans sa réponse. En tant que second, il devait faire exécuter ce genre de tâche de sa propre initiative, sans que le comman-

dant eût à intervenir. Hornblower tenta de se rattraper de son mieux.

– Je vous en laisse l'entière responsabilité, monsieur Bush. Prévenez-moi dès que les canons seront à poste.

– À vos ordres, capitaine.

Hornblower traversa le pont de dunette pour se rendre à sa cabine, croisant Cargill au passage ; ce dernier tenait à l'œil les matelots qui gréaient les palans d'étai.

– Le bateau répondra mieux à la barre quand ces canons seront à leur place, monsieur Cargill ; vous pourrez alors nous montrer comment vous manœuvrez.

– Merci, capitaine, répondit Cargill.

De toute évidence il ne s'était pas encore remis de l'échec de sa première tentative.

Hornblower continua jusqu'à sa cabine ; une machine aussi complexe qu'un bateau avait besoin de graissages réguliers, et c'était au commandant de mettre de temps en temps un peu d'huile dans les engrenages.

La sentinelle à sa porte se mit au garde-à-vous au moment où il passait. Il jeta un coup d'œil circulaire dans sa cabine : elle ne contenait que le strict nécessaire. Sa bannette était suspendue aux barrots de pont ; il y avait une seule chaise, une cuvette en toile goudronnée reposant sur son support sous un miroir accroché à la cloison. Son bureau était fixé à la cloison opposée et sa malle rangée dessous. Un bout de toile clouée sur les barrots servait de garde-robe et cachait les vêtements accrochés à l'intérieur. C'était tout : il n'y avait d'ailleurs de place pour rien d'autre, mais l'exiguïté de la cabine représentait d'une certaine façon un avantage. Comme elle était tout à fait à l'arrière du navire, elle ne contenait pas de canon : il n'aurait donc pas à enlever ses affaires en cas de branle-bas de combat.

Mais par rapport à sa situation neuf jours plus tôt, c'était le luxe, l'abondance, le comble de la bonne fortune ; dix jours

plus tôt, il n'était qu'un lieutenant de vaisseau en demi-solde, qui ne la touchait d'ailleurs pas car la paix d'Amiens avait amené à surseoir à sa promotion. Il n'était même pas sûr de pouvoir manger à sa faim. Mais en une seule nuit tout avait changé. Il avait empoché quarante-cinq livres au cours d'un tournoi de whist auquel participait un groupe d'officiers supérieurs, dont un membre de l'Amirauté. Le roi avait communiqué au Parlement la décision de son gouvernement de remettre la Navy sur le pied de guerre. Et on lui avait confié son premier commandement, avec la tâche d'armer le *Hotspur*. Il n'avait plus à se tourmenter pour assurer ses repas, même si ces derniers ne se composaient désormais que de salé et de biscuits de mer. Et puis, moins par coïncidence que par une certaine relation de cause à effet, il s'était retrouvé chef de famille par ce mariage si précipité avec Maria.

La charpente du bateau lui transmit le bruit de la pièce de 9 que l'on tirait dans l'entrepont ; Bush n'était pas homme à faire traîner les choses. Il y a dix jours, il était lui aussi lieutenant de vaisseau en demi-solde, et plus ancien que Hornblower. Ce n'est pas sans embarras que Hornblower lui avait demandé de bien vouloir accepter le poste de premier lieutenant sous son commandement : en fait, il n'y avait place que pour un lieutenant sur le rôle d'un vaisseau de bas-bord. Il fut stupéfait et vivement flatté par la joie qui illumina le visage de Bush quand il lui fit cette proposition.

– Je gardais bon espoir que vous me choisiriez, capitaine. Je n'osais pas trop y croire.

– Qui d'autre aurais-je pu choisir ? avait répondu Hornblower.

Il faillit perdre l'équilibre car le *Hotspur*, s'élevant à la lame, eut un coup de roulis avant de retomber dans le creux suivant : l'allure du près serré n'avait rien de confortable. Ils avaient quitté la zone de calme sous le vent de l'île de Wight, et le bateau affrontait la violence des rouleaux de la Manche.

Imbécile qu'il était ! Il avait presque oublié tout cela ; deux ou trois fois durant ces dix derniers jours, il avait pensé au mal de mer ; mais il tenait pour acquis que ces dix-huit mois à terre l'avaient définitivement guéri de ce mal. Il n'y avait pas pensé de toute la matinée, car il était trop occupé. Mais au premier moment de répit, le voilà qui revenait. Il n'était pas encore amariné – un nouveau coup de roulis le fit vaciller –, il allait être malade. Il avait des sueurs froides et la première nausée lui monta à la gorge. Il eut une grimace de dérision : lui qui se félicitait de savoir enfin d'où viendrait son prochain repas, il savait aussi où ce dernier finirait. Puis le mal de mer l'accabla, dans toute son horreur.

Il s'allongea à plat ventre sur son lit. Il entendit un grondement de roues et se ressaisit suffisamment pour en déduire que Bush avait fini de transférer les pièces à l'arrière et qu'il s'occupait maintenant des affûts. Mais il ne s'en souciait guère ; il s'en soucia moins encore quand son estomac se souleva de nouveau. Le mal de mer le terrassait totalement. Qu'y avait-il encore ? Quelqu'un martelait sa porte à coups de poing et il se rendit compte qu'il n'avait pas répondu aux appels précédents, plus discrets.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'une voix rauque.

– Un message de l'officier de navigation, capitaine, répondit une voix inconnue. De la part de Mr Prowse.

Il ne pouvait s'esquiver. Il descendit péniblement de sa bannette, tituba et se laissa choir sur sa chaise, les épaules voûtées, tourné vers son bureau pour ne pas montrer son visage.

– Entrez ! cria-t-il.

La porte s'ouvrit ; les bruits de l'extérieur, qui s'étaient amplifiés au cours des dernières heures, firent irruption dans la cabine.

– Qu'y a-t-il ? répéta Hornblower, dans l'espoir de se montrer profondément absorbé par des travaux aux écritures.

– De la part de Mr Prowse, capitaine, dit une voix que Hornblower avait du mal à situer. Le vent est en train de fraîchir et de reculer. Il va falloir changer de cap, capitaine.

– Très bien. J'arrive.

– À vos ordres, capitaine.

Il fallait qu'il y aille. Il se mit debout, s'appuyant sur le bureau d'une main et réajustant ses vêtements de l'autre. Rassemblant ses forces, il sortit sur la dunette. Il avait oublié la violence du vent en mer, les sifflements du gréement dans un grain, la gêne du pont sous ses pas incertains. L'arrière du bateau se souleva ; Hornblower se sentit basculer vers l'avant et, tout en serrant les fesses avec la plus grande dignité, fut contraint de trotter jusqu'au bastingage auquel il s'accrocha de justesse. Prowse monta immédiatement.

– Nous faisons maintenant du sud-sud-ouest, capitaine, dit-il. J'ai dû abattre de quelques quarts. Le vent continue à reculer vers l'ouest.

– Effectivement, dit Hornblower – il regarda le ciel et la mer, s'efforçant de réfléchir. Que dit le baromètre ?

– Pratiquement pas descendu, capitaine. Mais ça va fraîchir davantage avant la tombée de la nuit, capitaine.

– Vous avez peut-être raison.

Bush apparut à cet instant et toucha son chapeau qu'il avait enfoncé jusqu'aux sourcils.

– Les canons sont transférés à l'arrière, capitaine. Les aiguillettes sont raidies.

– Merci.

Hornblower avait encore sa main sur le bastingage et regardait droit vers l'avant, soucieux de ne montrer ni à Bush ni à Prowse, qui l'encadraient, son visage livide. À grand-peine, il tâchait de se représenter la carte de la Manche qu'il avait étudiée si attentivement la veille. Une distance de vingt lieues séparait les Casquets du Start : une erreur de jugement maintenant pouvait leur interdire ce passage pendant des jours.



– Au cap actuel, nous devrions juste pouvoir doubler les Casquets, capitaine, suggéra Prowse.

Hornblower sentit monter une nausée soudaine, il se dandina nerveusement en essayant de se maîtriser. Prowse l'agaçait avec ses conseils. En se tournant, il aperçut Cargill debout à côté du timonier. Cargill était toujours de quart et ce facteur, en sus du rapport de Bush et de l'opinion de Prowse, emporta sa décision.

– Non, dit-il. Nous allons virer de bord.

– À vos ordres, capitaine, dit Prowse de mauvais gré.

Hornblower se tourna vers Cargill et l'interpella du regard ; il ne tenait pas à lâcher l'appui réconfortant du bastingage.

– Monsieur Cargill, dit Hornblower, voyons comment vous virez de bord, maintenant que nous avons corrigé l'assiette.

– À vos ordres, capitaine, répondit Cargill.

C'était un ordre direct, le pauvre diable ne pouvait guère faire de commentaire. Mais il était visiblement nerveux. Il retourna à la barre et décrocha le porte-voix, la fraîcheur de la brise le rendant indispensable.

– Paré à virer ! ordonna-t-il.

Son ordre fut immédiatement relayé par les sifflets des quartiers-mâtres et les beuglements de Mr Wise. Les matelots couraient à leurs postes. Cargill eut un coup d'œil circulaire sur le vent et la mer, Hornblower le vit avaler sa salive et se ramasser pour l'action. Puis il donna l'ordre au timonier ; cette fois, c'étaient les doigts de sa main gauche qui piano-taient contre sa jambe, car il tenait le porte-voix de la main droite. La gête diminuait au fur et à mesure que les matelots larguaient les écoutes et les bras. Le *Hotspur* vint au vent docilement.

– Devant ! changez ! hurla Cargill dans le porte-voix.

Hornblower sentit que cet ordre aurait pu être donné trois ou quatre secondes plus tard, mais il n'en était pas très sûr ; le

mal de mer brouillait son jugement et, tourné vers l'arrière, il ne sentait pas vraiment le bateau. La suite des événements donna raison à Cargill, qui avait peut-être eu un peu de chance : le *Hotspur* vint dans le vent et abattit sur l'autre bord sans hésitation.

– Barre dessous ! lança Cargill au timonier au moment précis où le *Hotspur* franchissait le lit du vent.

Le timonier lâcha les poignées et la roue se mit à tourner à toute vitesse en ronflant. Un groupe de matelots choqua les amures d'avant tandis qu'un autre halait sur les boulines. Le *Hotspur* prit de l'erre sous ses nouvelles amures, la manœuvre s'était déroulée à la perfection. Hornblower vint se placer à côté du timonier.

– Est-il sur le cul ? demanda-t-il au quartier-maître.

Celui-ci tourna la barre de quelques degrés tout en surveillant la chute de grand hunier, puis serra le vent de nouveau.

– Difficile à dire, capitaine, conclut-il. Peut-être un tout petit poil. Non, capitaine, on peut pas dire qu'il est sur le cul. Tout juste besoin d'un petit peu de barre au vent, capitaine.

– C'est exactement ce qu'il faut, dit Hornblower.

Ni Bush ni Prowse n'avaient soufflé mot, Hornblower n'avait pas besoin de les regarder pour souligner son triomphe. Mais un petit mot à Cargill ne pouvait lui faire de mal.

– Maintenant, monsieur Cargill, vous pouvez quitter votre quart d'un cœur content.

– Oui, capitaine ; merci, capitaine, fit Cargill dont le large visage rougeaud s'éclaira d'un sourire.

Le *Hotspur* s'éleva sur une vague, accusa le choc et Hornblower, pris de court, tituba sur le pont et vint heurter le large poitrail de Cargill. Heureusement, ce dernier pesait un bon poids et avait le pied leste ; il absorba le choc sans vaciller, faute de quoi son commandant et lui-même auraient

pu dégringoler tout le pont et finir dans les dalots. Hornblower se sentit honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. Se maudissant par-devers lui, il envia furieusement Bush et Prowse qui se tenaient fermement sur leurs jambes et se balançaient avec souplesse au rythme du bateau. Et son estomac qui s'apprêtait à le trahir une fois encore ! Son autorité risquait d'en souffrir ; il rassembla ce qu'il lui restait d'énergie : arquant le jarret et pointant le menton, il se tourna vers Bush.

– Veuillez à ce que l'on m'appelle, s'il faut changer de cap, je vous prie, monsieur Bush, dit-il.

– À vos ordres, capitaine.

Le pont se souleva de nouveau, et son estomac suivit le mouvement. Il décida de regagner sa cabine à l'arrière ; deux fois, il dut s'arrêter pour se ressaisir et, comme le *Hotspur* s'élevait sur une lame, il passa presque en courant devant la sentinelle de faction devant sa porte : sa démarche était peu compatible avec sa dignité de commandant, et il heurta sa porte avec quelque brutalité. Il constata que la sentinelle avait un seau à ses côtés mais cela, loin de lui apporter le moindre soulagement, ne fit qu'ajouter à sa détresse. Il ouvrit la porte à la volée et s'immobilisa un instant, le temps pour le *Hotspur* de s'écraser dans le creux suivant ; puis il s'effondra sur sa bannette en gémissant ; ses pieds raclaient son bureau à chaque coup de roulis.